

Rééditions

André Brochu

Volume 27, numéro 3 (81), printemps 2002

Daniel Poliquin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/013331ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/013331ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (2002). Rééditions. *Voix et Images*, 27(3), 571–576.
<https://doi.org/10.7202/013331ar>

Poésie

Rééditions

André Brochu, Université de Montréal

On réédite, en général, les textes qui le méritent, même s'ils n'ont pas bénéficié de toute l'attention qu'ils auraient dû recevoir de leurs contemporains. Voilà donc une première raison de s'y intéresser. Une autre, c'est de relire et de refaire le passé à partir de ce qui en émerge, sans les contraintes de l'époque. Quelle aubaine!

Veille, d'Anne-Marie Alonzo, est remis(e) en circulation et l'occasion est belle d'esquisser une comparaison avec son tout dernier recueil. On réédite également deux poètes nés au début des années 1930, Sylvain Garneau et Gatién Lapointe, et un poète plus récent, Jean Royer (né en 1938).

Alonzo, ou la syntaxe du vivant

Avec son recueil intitulé *... et la nuit*¹, Anne-Marie Alonzo revient à l'écriture, délaissée depuis quelques années, et c'est la figure de la mère aimante et aimée, emportée dans la mort, qui préside aux retrouvailles. Trouver la mère, trouver la mort, trouver la voix qui dit l'une et l'autre,

se retrouver soi au creux de cette rencontre de l'essentiel. En même temps est réédité l'un des premiers recueils, *Veille*², paru d'abord aux Éditions des femmes, augmenté maintenant d'une fervente postface de Hugues Corriveau qui dit toute l'importance de la mère dans la vie et l'œuvre, qui nomme « cette vieille rancœur d'être trop aimée, d'être dépendante, ce goût de faire mal, le mal, de se mettre en retrait devant ce qui trop parfois étouffe, étreint, s'incruste » (p. 102).

Veille et *... et la nuit* sont l'alpha (ou presque) et l'oméga actuel d'une œuvre qui, souhaitons-le, n'a pas dit son dernier mot, mais qui s'élabore toujours à partir de la conscience d'une limite tout de suite atteinte, celle de la réalité incontournable, étouffante, qui ne laisse aucune marge de manœuvre, seulement le mince interstice entre monde et moi dans lequel pourront se loger les mots, la protestation, le calme et terrible constat d'une vie à reprendre chaque jour à zéro.

On sait, par ce que nous en dit la poète elle-même sans aucun faux-fuyant, on sait l'accident dévastateur survenu au début de l'adolescence, deux ans après l'arrivée au Canada de sa famille fondée à Alexandrie. Les deux événements signent la double perte d'un pays et d'un corps³. Paralisée presque complètement, la jeune fille devra la vie, et l'espoir, et le support de sa réussite humaine, intellectuelle, littéraire, affective, à une mère remarquable. Vouée à la relation la plus étroite entre elle et la femme qui doit lui dispenser tous les soins, presque comme à un nourrisson (« qui à présent me soignera me lavera m'habillera me coiffera qui prendra soin de ce corps de cette âme immobile qui prendra la suite mère », ... *et la nuit*, p. 83), la poète ne peut dire le réel qu'en tant que présence immédiate et sommaire, vécue sur le mode de la globalité. Astreinte à l'immobilité, refusant les évasions faciles, elle imaginera avec une grande application les gestes du corps dont elle est coupée, étendra par le langage les virtualités de son existence brisée. Elle aimera, et la mère et les autres, les fidèles compagnes de sa vie, et les membres de sa famille, père, frère, d'un amour qui transcende à chaque instant le malheur, le convertit en chance de vie et d'action⁴.

Les deux recueils permettent de mesurer le chemin parcouru, notamment sur le plan de la syntaxe qui est le lieu d'un important travail. Les premiers recueils surprennent, en effet, par le caractère bousculé de l'énoncé, l'aspect de phrase cassée à travers lequel se dit en filigrane le malaise de l'existence :

Les pieds de rouge les paumes le
nez percé. Le corps rasé cette fois
de gré.

Cheveux huilés nattés tu sors
accompagnée ton frère mon oncle
mon père placé de droite.

N'ai pas de père de frère n'ai pas
plus d'oncle en vue. (*Veille*, p. 64)

Cette évocation de l'autrefois heureux recourt à un langage où surabondent les groupes nominaux qui se succèdent, se juxtaposent, se chevauchent presque comme autant de touches de signification entre lesquelles le seul rapport possible serait l'agglutination. Pas ou peu de respiration à l'intérieur de l'énoncé, qui est sans pause et refuse même souvent l'articulation minimale de la séquence sujet-verbe-complément. C'est l'essentiel du souvenir, du substrat mémoriel qui est ainsi livré, et pourtant, cette syntaxe n'a rien d'agressif ou de tordu, elle contredit nos attentes en assenant le coup de la beauté. Les éléments de la famille, les apprêts du corps propre se disposent devant nous comme des signes lumineux sur une photo, à la fois familiers et distants, étranges, choses de l'existence devenues mots sensibles, émouvants.

Les poèmes de ... *et la nuit*, très proches eux aussi d'une réalité bouleversante et appliqués à la tâche de faire le deuil d'une présence qui avait quelque chose d'absolu, puisque le rapport entre le monde et le moi passait presque tout entier par sa médiation, font eux aussi appel aux pouvoirs de la syntaxe pour constituer le langage en poème. Toutefois, ici, les phrases sont complètes et seules manquent (s'agit-il bien de manques!) les marques de leur délimitation, elles se fondent en un seul et étale chant d'infinie amitié :

les après-midi dehors assises au
soleil tu redis ma naissance la

première puis celle plus triste où tu me recommences où immobile désormais tu me nourris me broses les dents les cheveux me laves le visage le corps le sexe où tu m'habilles m'assois me maquilles je t'appartiens donc à nouveau mère nouvellement née et nouvellement reçue (... *et la nuit*, p. 42).

Ces phrases très classiques qui entrent les unes dans les autres disent une égalité des protagonistes féminins malgré la conjoncture qui réimpose la mère comme mère et bienfaitrice unilatérale ; les épithètes, « immobile désormais » et « nouvellement née et nouvellement reçue », qui concernent le sujet, semblent curieusement se rapporter à la mère, par la vertu du flou syntaxique, et il y a donc inversion et réciprocité des rapports.

Dans ce recueil très beau, très grave et, à sa façon, serein qu'est ... *et la nuit*, la mère accomplit un double prodige : celui, par son effacement, de rendre son enfant à l'écriture et donc de l'enfanter à nouveau, une troisième fois ; mais aussi, celui de devenir elle-même, dans la maladie et dans la mort, l'équivalent de l'enfant que l'on choie absolument et, dès lors, de s'effacer comme mère au profit de la bénéficiaire et, finalement, de l'égale.

Fantaisie de Sylvain Garneau

A-t-on sous-estimé l'œuvre poétique de Sylvain Garneau⁵ ? Oui, certainement, car elle mérite beaucoup plus que le silence où on l'a reléguée. Mais doit-on voir en elle l'expression de ce génie qu'Alain Bosquet y a décelé, du moins dans « cinq ou six strophes dignes du « Bateau ivre »⁶ » ? Voilà qui fait davantage problème.

Il est évident que la poésie de Garneau déconcerte, du moins le lecteur québécois qui, depuis l'autre Garneau, celui de *Regards et Jeux dans l'espace*, a appris que la modernité s'écrit en vers libres. Il y a donc cette question du traitement formel. Mais aussi la question du contenu. À une époque où la poésie emprunte volontiers la voie métaphysique d'une interrogation sur l'homme ou sur l'existence, cherche l'expression universelle d'un rapport à soi, au monde ou à Dieu (Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Rina Lasnier, Anne Hébert), ou s'apprête à dire l'enracinement dans un pays (Gaston Miron, Jean-Guy Pilon...), Sylvain Garneau, tout jeune poète au début de la vingtaine, fait entendre une voix certes fraîche et énergique, innovatrice, mais qui se situe dans le registre de la fantaisie. La fantaisie permet certes de grands brassages de thèmes et de motifs, mais dans un empan qui va de la vie immédiate, quotidienne, avec ses références privées, jusqu'aux gentillesse du rêve. C'est, si l'on veut, le ton de « Ma bohème » de Rimbaud, beaucoup plus que du « Bateau ivre » où la fantaisie est transcendée vers une véritable prise en charge de la Voyance.

Objets trouvés et *Les Trouble-fête*, qui composent l'essentiel des *Poésies complètes*, présentent une grande aisance et beaucoup de liberté dans le maniement des mots, des rythmes, de la versification elle-même (qui adopte les menues dérogations de l'école symboliste), mais cette fête, tout ce côté déluré dans le traitement des thèmes et des motifs, à vrai dire assez limités, donnent un peu l'impression d'une fuite ou d'une mascarade. Le drame de Garneau, qui le

mènera au suicide à vingt-trois ans, est absent de son œuvre alors que, chez Rimbaud ou chez Nelligan, le poème est intensément porteur de la vérité du poète. Certes, Garneau est aussi celui qu'on trouve dans ses textes, par exemple cet enfant qui refuse la plate sagesse des parents (lire « L'avenir », p. 116, qui peut annoncer Réjean Ducharme), cet amoureux, ce rêveur, cet amateur de bière et de bon vin, ce voyageur impénitent. Hélas, malgré le grand talent que manifestent beaucoup de poèmes, on se sent en présence d'une inspiration encore naissante, pas tout à fait dégagée des influences (Nelligan, Musset, Rimbaud, Verlaine...), parfois proche d'un certain folklore assez convenu (rois, châteaux, comme chez Félix Leclerc!), et incapable encore de se canaliser dans des mythes fortement articulés (comme en offrent « Le Bateau ivre », encore une fois, ou « La Malemer », « Le Tombeau des rois », voire « Le Vaisseau d'or »).

La critique a donc ses réserves. Il faut savoir gré tout de même à la belle collection dirigée par Claude Beausoleil, et à la présentation soignée de Serge Patrice Thibodeau, de remettre dans l'actualité une œuvre dont les mérites, considérables, sont un peu victimes des attentes qu'ils font naître eux-mêmes. Et que le lecteur n' imagine surtout pas se retrouver en présence d'une poésie lourdement traditionnelle. Le vers n'a jamais été manié, au Québec, de façon aussi naturelle, enjouée et dynamique.

Gatien Lapointe en marche vers lui-même

La réédition des œuvres de Gatien Lapointe, aux éditions des

Forges (et chez des éditeurs européens, en coédition) se poursuit avec une troisième rétrospective, qui réunit ses trois premiers recueils⁷. Le dernier donne son titre à l'ensemble. *Le temps premier*, qui a fait connaître le poète en France et au Québec, précède immédiatement la célèbre *Ode au Saint-Laurent*, texte-culte des années de la Révolution tranquille et sommet de toute l'œuvre de Lapointe.

Jour malaisé et *Otages de la joie* portent les promesses de ce qui suivra. Le verbe y est déjà assez ferme, mais empêtré dans une rhétorique symbolique (Denis Roche dirait : symbolarde) qui dilue le propos. Des thèmes, des motifs se mettent en place : la musique, qui donne son sens et son prix au visuel ; l'enfance, le jour, le soleil, toute une imagerie conquérante qui pourrait rappeler celle de Sylvain Garneau, le voyage et la nature y inspirant de semblables élans. Mais pas de fantaisie ; plutôt l'insistance, en contrepoint, de sombres leitmotivs. La raison des retombées mélancoliques n'apparaît pas. Elles ont sans doute quelque chose d'un peu convenu. L'époque les favorisait, les prescrivait presque.

L'amour est très présent, le poète s'adresse de façon constante à l'être aimé, mais le sentiment ne se matérialise pas et le destinataire reste si abstrait que jamais il n'apparaît dans sa réalité : il n'a ni sexe, ni corps. Dans *Le temps premier*, l'homme et la femme seront nommés, en leur plus grande généralité, mais l'amour ne sera jamais plus qu'une compagnie favorisant la présence du poète au monde et au jour.

Le temps premier (1962) marque un progrès vers un discours plus

adulte, plus riche, malgré un apparent rétrécissement. Le symbolisme mou fait place, en effet, à une parole engagée, dont la dimension morale et l'humanisme sont clairement affirmés. Il s'agit désormais d'habiter la terre, la nature, de devenir un être responsable. Parfois, les formules sonnent creux (« Tout instant abat l'heure entière », p. 151), mais d'autres s'inscrivent durablement dans la mémoire (« Dire c'est revivre selon un ordre/Et très profondément imaginer », p. 131). Le rythme devient lui aussi plus sévère et d'authentiques alexandrins envahissent le poème (« J'animerai ton cœur » en comprend 12 sur 27 vers, p. 163-164). Les phrases (unités syntaxiques) tendent désormais à coïncider avec les vers (unités métriques), comme dans la poésie la plus classique ; le texte, dans son développement, devient dès lors parataxique, préfigurant l'*Ode au Saint-Laurent* où les vers sont en quelque sorte interchangeables, les énoncés se succédant (souvent) sans progression rhétorique. C'est déjà le cas ici. Justement dans le poème intitulé « Le temps premier », on lit le quatrain suivant :

Je connais les grilles de mon amour
 J'ai nommé les sept jours de ma maison
 Ma main rampe sur les rives du feu
 Ma main rapatrie la mûre saison
 (p. 153)

À partir des mêmes vers, un disciple de Raymond Queneau s'amuserait à générer plusieurs strophes tout aussi convaincantes, par exemple :

Ma main rapatrie la mûre saison
 J'ai nommé les sept jours de ma maison
 Je connais les grilles de mon amour
 Ma main rampe sur les rives du feu

C'est dire que le poème est le lieu d'une affirmation ponctuelle et sans cesse répétée de soi et de son rapport au monde, plutôt que le parcours d'une existence ou l'invention d'un destin.

Sans doute, les pièces de ce recueil n'ont-elles pas la netteté de dessin et la rigueur, la vigueur également, des œuvres de maturité. On y décèle des influences voyantes, entre autres d'Éluard (p. 34, 147) et d'Anne Hébert (p. 159). Mais on y sent percer le vrai Gatién Lapointe, qui n'est sans doute pas le plus grand de nos poètes, mais qui a enrichi le lyrisme québécois de plusieurs œuvres significatives et belles, dans le registre de la poésie de l'homme, de l'enracinement et du pays.

Jean Royer, ou le tact poétique

Un recueil de « poèmes choisis » de Jean Royer⁸, préparé et présenté par l'excellent Paul Chanel Malenfant, paraît au Noroît, treize ans après le recueil des *Poèmes d'amour*⁹ qui constituait, à sa façon, une anthologie, mais plus orientée. Il faut dire que l'amour occupe une place telle, dans l'œuvre de Royer, que les recoupements entre les deux ouvrages sont fatalement nombreux.

La nouveauté vient toutefois de ce que *Nos corps habitables*, même s'il reprend le titre d'un ancien recueil (paru en 1969), ne retient que les poèmes des quatre dernières œuvres poétiques, *Jours d'atelier*, *Le chemin brûlé*, *Le lien de la terre* et *Le visage des mots*, avec aussi quelques inédits.

Ce qui frappe surtout, dans cette suite de poèmes généralement brefs, au rythme peu accidenté et qui

s'étale rarement sur tout l'espace horizontal de la page, c'est le tact extrême du discours, qui parle de l'existence, de l'homme, en mots très mesurés et pourtant pleins de chaleur, qui témoigne à tout moment d'un culte pour la poésie et l'art et pour ceux qui les servent, et qui communique ainsi au lecteur la ferueur du poète pour un art de vivre, d'aimer et d'écrire. Sans doute sommes-nous loin de l'inspiration bouillonnante, mais tout proche, en revanche, d'un discours essentiel, d'une sagesse et d'une grande habileté à suggérer l'énigme dont se compose toute vie.

-
1. Anne-Marie Alonzo, ... *et la nuit*, Laval, Trois, 2001, 84 p.
 2. *Id.*, *Veille*, Laval, Trois, 2000 (éd. originale: 1982), 108 p.

3. Lire l'entretien avec Francine Bordeleau, •Anne-Marie Alonzo et la poésie du mouvement•, *Lettres québécoises*, n° 98, été 2000, p. 12.
4. On connaît l'intense activité déployée par Anne-Marie Alonzo comme éditrice (elle a dirigé la revue et les éditions TROIS, qu'elle a cofondées, depuis 1986) et comme directrice du festival de TROIS.
5. Sylvain Garneau, *Poésies complètes*, présentation de Serge Patrice Thibodeau, Montréal, Les Herbes rouges, coll. •Five O'Clock•, 2001, 198 p.
6. Alain Bosquet, *La poésie canadienne*, anthologie, Paris/Montréal, Seghers/H.M.H., 1962, p. 151 [222 p.].
7. Gattien Lapointe, *Le temps premier*, Trois-Rivières/Pantin (France)/Echternach (Luxembourg), Écrits des Forges/Le Temps des cerises/Éditions Phi, 2001, 178 p. Le recueil, présenté par Bernard Pozier, contient *Jour malaisé* (1953), *Otages de la joie* (1955) et *Le temps premier* (1962).
8. Jean Royer, *Nos corps habitables*, poèmes choisis 1984-2000, Montréal, Le Noroît, 2001, 148 p.
9. *Id.*, *Poèmes d'amour*, Montréal, l'Hexagone, coll. •Typo•, 1988, 172 p.